TROIS FILLES AU MILIEU DU DÉSERT

– Nous sommes des ploucs dans un trou de ploucs, lâche Yulia, en haussant les sourcils dans une mimique qui n'admet aucune contradiction. Nous sommes le cul du monde, ajoute-t-elle, et rien d'extraordinaire n'est jamais sorti du cul du monde.

Je regarde ses grands yeux bleus dont elle est si fière, surtout depuis qu'elle porte des lentilles. Avant, elle avait d'horribles lunettes en plastique, avec des verres très épais, et elle louchait. Presbyte, astigmate, avec une coquetterie dans l'œil, comme dit ma tante. Elle a porté ce fardeau toute son enfance. Depuis qu'elle a troqué ses lunettes contre deux minuscules lentilles, j'ai l'impression qu'elle veut faire payer à la terre entière ses humiliations passées. Elle se venge. Souvent, ses yeux ne sont que colère, mépris, ou pire, elle ment, et eux se teintent d'une immense innocence, toute

bleue et transparente, lorsqu'elle s'adresse à l'un de nos professeurs, ou à un garçon. Je hais ses grands yeux bleus. Je hais les yeux de ma meilleure amie d'une haine farouche, rageuse et impuissante. Et je déteste tout autant sa façon de parler, parfois, ostensiblement vulgaire, cassante, l'air de dire : « Je suis affranchie, moi, et je ne suis plus la gentille petite fille de mes parents. »

Ma meilleure amie, pourtant… ce doit être vrai… Je le proclame et elle l'affirme, au lycée on nous a classées inséparables, personne n'imagine croiser l'une sans l'autre. Nous nous asseyons systématiquement ensemble depuis quatre ans et nous nous téléphonons en moyenne huit fois par jour. Lorsque je ne suis pas avec elle, je suis avec Rahel, mon autre meilleure amie.

Elles sont toutes deux nées en URSS. Yulia vient de Tachkent, en Ouzbékistan. Devant moi, elle aime prononcer ces noms, Tachkent, Samarcande, comme si des trésors étincelaient là-bas à chaque carrefour. Devant les autres copains russes, elle insiste sur le fait que son père est d'origine allemande, et sa mère d'origine roumaine, je sens bien qu'elle a honte de l'Ouzbékistan. Les autres ont l'air de penser que le cul du monde se trouve

là-bas. Personnellement, je n'ai pas d'avis tranché sur l'anatomie de notre planète.

Rahel est originaire de Benderi, une petite ville près de Kichinev, en Moldavie. Lorsqu'elle prononce le nom de sa ville d'enfance, elle met l'accent sur le « é », elle roule le « r » en le mouillant, comme il est d'usage dans les langues slaves, et elle s'attarde dans un sourire plein de tendresse sur le « i ». Elle a, assurément, ce que l'on nomme la nostalgie.

Je suis née à Nice, en France, et c'est très exceptionnel. Remarquable, même. C'est ce qui fait pour tous la différence, et pour certains mon intérêt, voire mon charme. Il suffit que j'ouvre la bouche pour qu'on s'agglutine autour de moi. Ça facilite le contact, mais c'est souvent exaspérant, surtout lorsqu'il faut à tout prix « dire quelque chose en français. » Baudelaire, émouvant, fait chier, tristesse infinie, gouffre sans fond, camembert, éphémère, crotte de bique, n'importe quoi. Ce qui compte pour eux, c'est le son. Surtout les mots qui comportent des e, u, an, in, on, bœuf-pue-camp-savon, tous ces sons qui n'existent pas dans leur langue et qu'ils trouvent si charmants, si exotiques. C'est avec eux que j'ai appris qu'une langue était

d'abord une musique, un assemblage de sons. Je leur dis donc n'importe quoi, parce que je ne sais que dire à des gens qui ne me comprennent pas, et eux sont ravis. Ça me désole parce que j'aime vraiment les mots : ils me fascinent, je les respecte, je cherche à percer leur mystère, à les utiliser à bon escient dans les deux langues. La maternelle, le français, et l'étrangère, l'hébreu. Mais les autres s'en fichent et me supplient inlassablement :

– S'il te plaît, dis-nous quelque chose en français !

Nous habitons à Beer-Sheva, une ville de cent mille habitants plantée dans le désert du Néguev, en Israël. Vue du ciel, la ville ressemble à Atlanta, le bâtiment de CNN et le stade olympique en moins. Des cubes gris posés sur le sable gris. Celui qui imagine qu'un désert est forcément une étendue de sable blanc et fin, avec de temps à autre une petite oasis fraîche, possède un imaginaire de dessins animés. C'est tant mieux pour lui, et je l'envie.

Depuis mon arrivée ici il y a cinq ans, avec mes parents et ma sœur, je trouve le désert moche, angoissant et inutile. Seul le soleil que l'on voit disparaître chaque soir dans un flamboiement

magnifique justifie que rien ne s'interpose entre lui et moi.

J'ai deux meilleures amies russes, elles ont les yeux bleus et les cheveux châtains mais ne se ressemblent pas. Nous avons eu, avons, ou allons avoir dix-huit ans. Dans deux mois, nous transpirerons sur les épreuves du bac.

Dans six mois, au plus tard, nous échangerons nos T-shirts et nos jeans contre une chemise et un pantalon kaki.

L'armée pour toutes. Soldates. Yulia, Rahel et moi.

Pour l'heure, nous sommes allongées sur la pelouse, à l'intérieur du fer à cheval que forment les immeubles de notre quartier. En France, on appellerait l'ensemble une cité. Ici, c'est un quartier résidentiel de « nouveaux immigrants », les pelouses ne sont pas interdites et on entend parler une quinzaine de langues.

Nous nous repassons inlassablement le film de la veille. La fête organisée chez Ilan, l'un des garçons de la bande le plus proche de la normalité.

– Le même scénario, toujours le même scénario ! gémit Yulia. Du Coca, de la vodka, les gar-